

Alain Lauzanne

Université de Rouen

SKETCHES BY BOZ DE DICKENS Londres et les Londonniens vus par un journaliste

La carrière littéraire de Charles Dickens débuta véritablement en 1833 lorsque le *Monthly Magazine* publia sa nouvelle « A Dinner at Poplar Walk » (dont le titre devint « Mr Minns and his Cousin »). En fait, il ne s'attendait guère à ce que ce texte, qu'il avait déposé en cachette dans la boîte à lettres, parût dans ce journal, pourtant peu connu. Après ce premier essai, Dickens écrivit huit autres récits pour le *Monthly Magazine*, dans lesquels apparaissaient en filigrane les traits de ses futurs héros, et il adopta bientôt le pseudonyme de Boz. Ces textes, consacrés à la moyenne et à la petite bourgeoisie londonienne n'étaient en rien novateurs, et à certains égards, rappelaient Pierce Egan,¹ mais on y trouvait l'empreinte d'un véritable habitant de Londres, ville qu'il connaissait fort bien, comme le prouve son utilisation des noms de rues de la capitale.

L'année suivante, il devint journaliste parlementaire au *Morning Chronicle*, quotidien libéral qui défendait les thèses de Bentham. Il s'imposa vite comme l'un des plus brillants reporters au palais de Westminster, mais publia aussi dans ce journal quelques-uns de ses récits, dont le premier « Omnibus, » paru le 26 septembre 1834, montre l'intérêt de l'auteur pour Londres et pour la vie de ses habitants. Les lecteurs du *Morning Chronicle* découvrirent quatre autres de ces « Street Sketches » avant la fin de l'année. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de son futur beau-père, George Hogarth, sur le point de prendre les rênes de l'*Evening Chronicle*, publication dépendant du *Morning Chronicle*, distribuée dans les zones rurales des alentours de Londres. Dickens accepta de commencer une série de récits qui deviendront les *Sketches of London*. Toutefois, quelques mois plus tard, il décida de publier ses textes dans un magazine appelé *Bell's Life of London*, d'une part parce qu'ils apparaîtraient en première page dans un journal distribué dans la capitale et non pas dans la campagne environnante, d'autre part, parce que la rémunération était supérieure.

1. Pierce Egan, *Life in London, or the Day and Night Scenes of Jerry Hawthorn, and Corinthian Tom accompanied by Bob Logic, the Oxonian in their Rambles and Sprees through the Metropolis* (Londres, 1830).

À l'automne 1835, un jeune éditeur, John Macrone, proposa à Dickens de publier ces récits sous la forme d'un volume et lui en offrait cent livres. Cette somme était la bienvenue à l'approche de son mariage, et l'auteur n'hésita pas une seconde. Prudent, Macrone avait décidé de faire illustrer les textes de Dickens, alors presque inconnu, par George Cruikshank, illustrateur renommé. L'ouvrage, *Sketches by Boz*, sortit en 1836 et connut un grand succès, même si, plus tard, l'auteur se montra assez critique vis-à-vis de sa première œuvre, comme en témoigne sa préface de 1850 : « I am conscious of their often being extremely crude and ill-considered, and bearing obvious marks of haste and inexperience ; particularly in that section of the present volume which is comprised under the general head of Tales ». ² Les romans qui suivirent éclipsèrent sans nul doute cette œuvre de jeunesse, mais sa présentation de Londres, de ses habitants, de leur mode de vie, n'en demeure pas moins un témoignage incomparable de ce qu'était la capitale britannique quelques années avant l'accession au trône de la reine Victoria.

Londres était alors en pleine expansion. Sa population était passée d'un peu moins d'un million en 1801 à 1 655 000 en 1831 et à près de 2 000 000 dix ans plus tard. La capitale s'étendait aussi de plus en plus, ce que George Cruikshank illustra en 1829 dans sa gravure *London Going out of Town or The March of Bricks and Mortar*, où l'on voit à gauche des immeubles en construction, au centre des fours qui crachent des briques dans la campagne voisine au grand désespoir des meules de foin et des arbres, lesquels seront de toute manière asphyxiés par les fumées noires provenant des nombreuses cheminées de la métropole. C'est donc un Londres en plein changement que présente Dickens. Partout on y voit de nouvelles maisons, de nouvelles routes, de nouveaux ponts. Ainsi précise-t-il dans « The Black Veil, » que le Walworth, quartier situé sur la rive sud, près de Southwark, qu'il décrit tel qu'il était au début du siècle, s'est construit depuis : « Very many of the houses which have since sprung up on all sides, were not built until some years afterwards » [432]. Dickens, à cette occasion, insiste sur l'extraordinaire expansion de la capitale dont avait déjà rendu compte Cruikshank : « the isolated position of the suburbs, when the rage for building and the progress of improvement had not yet begun to connect them with the main body of the city and its environs » [433].

Les ponts servent aussi de repères du temps qui passe et qui modifie la ville. Ainsi pour décrire le Scotland Yard du dix-huitième siècle, terres dépendant de l'ancien domaine des rois d'Écosse situées sur les bords de la Tamise, parle-t-il d'une époque où l'on n'envisageait même pas la

2. Charles Dickens, *Sketches by Boz*, ed. Dennis Walder (Londres : Penguin, 1995), 11.

construction du pont de Waterloo (Waterloo Bridge), inauguré le 18 juin 1817, jour du deuxième anniversaire de la célèbre bataille [87]. Le pont de Londres (London Bridge) remplit la même fonction, notamment grâce aux projets de démolition de ce monument séculaire, maintes fois modifié, qui donnait quelques signes de faiblesse à tel point que vers 1799-1801 on organisa un concours afin de le remplacer. Ce n'est toutefois qu'en 1831 qu'un nouveau pont en amont par rapport à l'ancien fut inauguré par Guillaume IV et la reine Adélaïde. Ce nouvel édifice est l'emblème de l'évolution de la capitale, « this change and restlessness, and innovation » [89] à laquelle assistent les habitants de Scotland Yard. Pour eux, elle s'accélère après l'installation de la *Metropolitan Police Force*, la police londonienne, fondée par Sir Robert Peel en 1829, et la reconstruction, tout près de là, du marché de Hungerford par Charles Fowler en 1833, où l'on vendait viande, poisson, fruits et légumes. Lorsque Dickens écrit son récit, Scotland Yard s'est métamorphosé, s'est modernisé, a suivi le progrès de la civilisation (« the advance of civilisation »), pour reprendre l'expression de l'auteur [88]. Un autre exemple de cette évolution est Eaton Square, dont la construction débuta en 1826, dix ans avant la parution de « Our Next Door Neighbour », dans lequel l'écrivain y fait allusion et qui ne fut achevée qu'en 1855 [61].

Dickens n'ignore pas la banlieue et les faubourgs éloignés du centre de la capitale. Il en connaissait certains d'autant mieux qu'il y avait lui-même habité. Ainsi parle-t-il des nouveaux quartiers du nord de Londres : Pentonville [269, 537], Somerstown [291-2] et Camden Town, où il s'installa avec ses parents en 1822, au 16 Bayham Street dans une maison presque neuve³. Un grand nombre d'habitants de ces faubourgs travaillaient au centre de Londres, comme le rappelle l'auteur : « the early clerk population of Somers and Camden towns, Islington, and Pentonville, are fast pouring into the city; or directing their steps towards Chancery-lane and the Inns of Court » [73]. Ce développement de la banlieue explique l'évolution des moyens de transports à Londres auxquels l'auteur consacre quelques chapitres.

C'est avec un rien de nostalgie qu'il décrit les « hackney coaches », les voitures de louage, qui avaient été le moyen de transport le plus rapide de la capitale jusqu'en 1829. Alors plus d'un millier de ces véhicules sillonnaient les rues de Londres; mais les Londoniens souhaitaient gagner du temps, et dès le début des années 1830 ces voitures furent éclipsées notamment par les omnibus (« swamped by cabs and omnibuses »), auxquels Dickens consacre un de ses récits. En 1829, George Shillibeer, fabricant de voitures de son état, révolutionna les transports londoniens en lançant ses omnibus, moyen de

3. Peter Ackroyd, *Dickens* (Londres : Minerva, 1991), 60.

locomotion qu'il avait remarqué à Paris, où ils avaient fait leur apparition l'année précédente. Leurs tarifs étaient inférieurs à ceux des voitures à cheval, et il n'était pas nécessaire de réserver sa place (les passagers montaient où ils voulaient) si bien qu'ils connurent un grand succès.

Dickens se prononce indubitablement en faveur des omnibus : « Yes, after mature reflection, and considerable experience, we are decidedly of opinion, that of all known vehicles, from the glass-coach in which we were taken to be christened, to that sombre caravan in which we must one day make our last earthly journey, there is nothing like an omnibus » [167].⁴ Toutefois, ce n'est pas le côté pratique qui séduit l'écrivain, mais la diversité des gens qu'on y rencontre. Restant peu de temps dans la voiture, les passagers n'ont pas l'occasion de se lancer dans de longues histoires et de laisser leurs voisins, et les enfants, peu nombreux au demeurant, ne sont pas gênants, car ils sont rapidement écrasés par un adulte.

En principe, les omnibus pouvaient transporter une douzaine de voyageurs assis sur deux bancs installés de chaque côté du véhicule, mais, si l'on en croit Charles Dickens, le « conductor » ou « cad » qui aidait les clients à monter et à descendre et qui encaissait le montant de la course, ne s'inquiétait pas toujours de ce genre de détail :

The impression on the cad's mind, evidently is, that it is amply sufficient for the accommodation of any number of persons that can be enticed into it. 'Any room?' cries a very hot pedestrian. 'Plenty o' room, sir,' replies the conductor, gradually opening the door, and not disclosing the real state of the case, till the wretched man is on the steps. 'Where?' inquires the entrapped individual, with an attempt to back out again. 'Either side, sir' rejoins the cad, shoving him in, and slamming the door. [168]

Lorsque Dickens écrivit ce texte, plus de cinq cents omnibus circulaient dans Londres, et près de 500 000 personnes les empruntaient chaque jour pour gagner la capitale ou en sortir. Il fait d'ailleurs allusion à ce succès dans plusieurs récits. Dans « The Last Cab Driver, » il est question de l'augmentation du nombre d'omnibus (« the rapid increase of buses on the Paddington-road » [179]) ou encore dans « The Streets - Morning » où un cocher ne comprend pas qu'on puisse préférer ces satanés omnibus aux bons vieux cabriolets « them wild beast cariwans of homnibuses, to a riglar cab with fast trotter » [73].

Dickens se déplaçait beaucoup à Londres, et il aimait rendre compte du spectacle de la rue, qu'il appréciait. Voyons avec lui à quoi ressemblait la capitale. Les conséquences de l'industrialisation se faisaient déjà sentir au milieu des années 1830 : fumée et brouillard étaient devenues des marques

4. La référence au corbillard est amusante car Shillibeer, au bord de la faillite, finit par construire des fourgons mortuaires, « Shillibeer's Funeral Coaches ».

distinctives de la capitale. S'il insiste peu sur cet aspect — il se montrera bien plus critique dans *Bleak House* (1853) — il ne l'oublie pas. Par exemple, le soir du 31 décembre 1835, le brouillard devient si épais qu'il empêche bientôt d'observer des Londoniens préparer les festivités du Nouvel An : « we saw through the window, and through the fog too, till it grew so thick that we rung for candles, and drew our curtains » [262]. La pollution de l'air semble associée au développement de Londres. Certaines catégories d'individus appartiennent à la capitale au même titre que la fumée et que les briques et le mortier [304], comparaison qui n'est pas sans rappeler la gravure de Cruikshank. Il n'est pas surprenant que la capitale ait porté le surnom de 'old smoke', puisqu'une énorme colonne de fumée s'en échappait, causée essentiellement par une consommation toujours plus importante de charbon.⁵

L'écrivain consacre deux de ses récits aux rues de Londres, vues de jour, puis de nuit. À l'évidence, il choisit des rues ordinaires, mais ce qui frappe le plus, c'est la saleté et le manque de salubrité : le crachin ne parvient pas à chasser les détritiques qui jonchent le sol, le pavage reste glissant [74], et le passage de nombreux animaux rend les chaussées boueuses [78]. Faute d'eau courante, nombre de Londoniens devaient se contenter d'une citerne (« water-butt ») qui servait à recueillir l'eau de pluie, et l'auteur n'oublie pas de mentionner la fosse à ordures (« dust-hole »), qui elle aussi témoigne des insuffisances du système sanitaire [69]. Ces rues sont presque magnifiques si on les compare aux voies que doivent emprunter les plus pauvres dans les taudis, comme dans le quartier de Saint-Gilles où résidaient de nombreux Irlandais, tout près de la luxueuse et très commerciale Oxford Street. Le témoignage de Flora Tristan, contemporain de celui de Dickens mérite d'être cité : « À droite, nous entrâmes dans une autre ruelle, *non pavée*, boueuse et remplie de petites mares où croupissent les eaux nauséabondes de savon, de vaisselle et autres plus fétides encore... Oh ! je dus alors maîtriser mes répugnances et réunir tout mon courage pour oser continuer ma marche à travers ce cloaque et toute cette fange ! »⁶ Dickens est toutefois conscient du caractère glauque que les rues londoniennes peuvent revêtir, aspect qu'il traite avec ironie : « But the streets, to be beheld in the very height of their glory, should be seen on a dark, dull, murky winter's night » [74].

La rue, c'est aussi le reflet d'une société en pleine évolution, d'une métropole de plus en plus active et moderne et l'illustration de ce que Disraeli appellerait quelques années plus tard les deux nations. On y trouve le

5. Voir Anthony S. Wohl, *Endangered Lives, Public Health in Victorian Britain* (Londres : Methuen, 1984), 210-212.

6. Flora Tristan, *Promenades dans Londres ou L'aristocratie et les prolétaires anglais*, ed. François Bédarida (Paris : Maspéro, 1978), 191.

vagabond, « the last houseless vagrant », qui va se coucher dans un recoin pour rêver de nourriture et de chaleur [69]. Toute la sympathie de l'auteur apparaît dans cette brève description. On y voit des enfants en haillons, ou bien de joyeux écoliers qui passent à côté d'un petit ramoneur, ce qui donne à l'auteur l'occasion de critiquer une législation insuffisante censée protéger ces petits travailleurs condamnés à grimper dans les conduits de cheminée pour les nettoyer [70]. Dans la rue, on rencontre, à l'occasion, une pauvre femme enveloppée dans un châle déchiré, un bébé dans les bras, qui espère gagner quelques pence en chantant une ballade populaire, mais le bourgeois croisé à sa sortie du théâtre se contente de rire en l'entendant, mais ne lui donne pas la moindre pièce [77-78]. La rue, c'est aussi le monde des marchands de tourtes, de fromages ou des quatre-saisons. On ne saurait oublier le policier qui fait sa ronde le soir.

Les rues de Londres témoignent aussi de l'activité économique non seulement de la capitale, mais du pays, en plein essor. Calmes la nuit, elles deviennent animées, voire bruyantes dès le lever du jour (« bustle and animation » [70]). Ce bruit peut même être pénible, comme le souligne l'auteur : « These and a hundred other sounds form a compound discordant enough to a Londoner's ears, and remarkably disagreeable to those of country gentlemen » [71]. Il faut imaginer le claquement de sabots sur le pavé, le crissement des roues de voitures de plus en plus nombreuses en raison de l'accroissement de la population et de l'extension de la ville, les cris de toutes sortes d'animaux, les hommes, femmes et enfants qui discutent ou interpellent les chalands, sans oublier les musiciens ambulants. La situation était telle qu'il était nécessaire de répandre de la paille sur la chaussée en face de la demeure d'un malade ou d'une famille endeuillée afin d'atténuer ces nuisances sonores. L'arrivée, le matin, de nombreux employés habitants dans des faubourgs lointains tels Somers Town ou Pentonville dans le centre de Londres, où ils travaillaient ajoutaient, à cette animation et à ce bruit [73].⁷

La rue est aussi inséparable des commerces, que présente Dickens. Dès le dix-huitième siècle, Londres avait été pourvu de très nombreuses boutiques, ce qui plaisait aux visiteurs étrangers, et, dans les années 1790, plus d'un habitant de la capitale sur dix était commerçant.⁸ Si le siècle des rois Georges avait créé des devantures susceptibles d'attirer le chaland, le suivant sut utiliser de nouvelles inventions, dont l'éclairage au gaz, mis au point dans la première décennie. Pour l'auteur, ce souci de modernité est comparable à une épidémie qui a d'abord frappé les marchands de blanc et les merciers : « Six or eight years ago, the epidemic began to display itself among the

7. La City allait perdre une grande partie de ses résidents.

8. John Rule, *Albion's People, English Society, 1741-1815* (Londres : Longman, 1992), 79.

linendrapers and haberdashers. The primary symptoms, were an inordinate love of plate-glass, and a passion for gas-lights and gilding. The disease gradually progressed, and at last attained a fearful height » [214].

À la même époque, les commerces de luxe quittaient la City pour s'installer dans la West End, notamment dans Oxford Street, Bond Street ou Regent Street, auxquelles Dickens fait allusion dans « The Boarding-House » [327] ou « Horatio Sparkins » [424]. Dans certaines rues commerçantes comme Tottenham Court Road, on trouvait des magasins bien plus simples, et en opposition aux marchands de blanc gagnés au modernisme, d'autres possédaient de modestes boutiques guère avenantes comme celle où Miss Teresa Malderton, à sa plus grande horreur, découvre parmi les vendeurs l'homme qui se présentait à elle comme un *gentleman* promis au plus bel avenir et dont elle espérait devenir l'épouse [225]. Et puis, il y a les petits magasins d'alimentation, telles ces boulangeries où domestiques et enfants attendent la première fournée de petits pains [73], les « marine-store shops » ou les « chandler's shops, » dans lesquels les pauvres pouvaient espérer trouver à des prix abordables ce dont ils avaient besoin. En cas de difficultés, ils pouvaient avoir recours aux services du prêteur sur gages. Dickens connaissaient bien ces institutions qu'ils avaient beaucoup fréquentées dans les années 1820, lorsque la situation financière de son père se détériorait [Ackroyd 70-71].

Les rues de Londres, ce sont aussi les très nombreux débits de boisson auxquels Dickens consacre un chapitre « Gin shops ». Son propos est d'édifier ses lecteurs « the edification of such of our readers as may not have had the opportunities of observing such scenes » [217], car ces estaminets fleurissaient dans les pires quartiers de Londres et leur splendeur était proportionnelle à la laideur de l'environnement. Au milieu de la crasse, de la vétusté et de la misère, explique l'écrivain, se dresse soudain un immeuble rutilant, lumineux, accueillant où les pauvres viennent oublier et en même temps aggraver leurs malheurs en dépensant une grande partie de leurs petits salaires [218-19].

Il est un aspect de Londres que Dickens n'oublie pas : ses taudis. Dans « Gin-shops, » paru dans l'*Evening Chronicle*, il présente la « Rookery » près de Tottenham Court Road. Les « rookeries » étaient synonymes de taudis, mais « the Rookery » avec une majuscule n'est autre que le tristement célèbre quartier de St Gilles,⁹ que Flora Tristan avait visité. La présentation de Dickens est claire et directe : il veut informer ceux qui ne l'ont jamais vu de leurs propres yeux. Les maisons sont délabrées, chiffon et papier remplacent les vitres cassées, chaque espace habitable est occupé de la cave au grenier et tous les locataires partagent la même crasse et la même absence d'hygiène due à un

9. Voir Kellow Chesney, *The Victorian Underworld* (Londres : Penguin, 1991), 122-34.

système d'évacuation des eaux usées des plus primitifs [217]. Quant aux habitants, ils vivent dans un extrême dénuement :

girls of fourteen or fifteen with matted hair walking about barefooted, and in white great-coats, almost their only covering; boys of all ages, in coats of all sizes and no coats at all; men and women, in every variety of scanty and dirty apparel, lounging, scolding, drinking, smoking, squabbling, fighting, and swearing [217].

Cette description est très proche de celle qu'en fit Flora Tristan : « Là, je vis des enfants entièrement nus, des jeunes filles, des femmes nourrices pieds nus, n'ayant qu'une chemise qui tombait en lambeaux et laissait voir leur corps nu presque en entier »¹⁰. Sa présentation de leurs maisons est un peu plus précise que celle de Dickens :

L'extérieur et l'intérieur des vieilles masures s'accordent avec les loques de la population qui les habite. Dans la plupart de ces habitations, ni les fenêtres ni les portes n'ont de fermeture ; il est très rare qu'elles soient carrelées; elles renferment une vieille table en bois de chêne grossièrement faite, un escabeau, un banc de bois, quelques écuelles d'étain, un *chenil* où couchent pêle-mêle père, mère, fils, filles et amis; tel est le *confort du quartier irlandais*.¹¹

Six mois plus tard, Dickens consacrait un de ses tableaux à un autre taudis, Seven Dials, quartier qui, dès le dix-huitième siècle, était devenu un repère de bandits et le lieu d'habitation des vendeurs des rues les plus pauvres. Comme son texte est publié non pas dans *l'Evening Chronicle*, mais dans *Bell's Life in London*, et s'adresse à un public différent, il préfère manier l'humour pour décrire l'horreur de ce labyrinthe de rues, de cours et de ruelles : en comparaison, explique-t-il, le nœud gordien et le labyrinthe du palais de Hampton Court sont d'une simplicité déconcertante. En fait, qui tente de pénétrer dans Seven Dials se plonge dans un véritable cauchemar : des vapeurs insalubres enveloppent les maisons, l'air frais y est rare, contrairement à la saleté. Les maisons, crasseuses, sont bien trop nombreuses, tout comme leurs habitants. Dickens a aussi recours à l'humour pour faire prendre conscience à ses lecteurs de la surpopulation de ces quartiers, mais il procède par petites touches. Ainsi commence-t-il par parler du trop grand nombre de maisons, puis il précise que chaque pièce a un locataire, ce qui semble tout à fait concevable et acceptable, mais à ce moment, il change de ton en faisant allusion au clergé et aux recommandations de la Genèse [I, 28] « Soyez féconds, multipliez », car chacun de ces locataires est lui-même à la tête d'une nombreuse famille [95]. Le recensement de 1841 révéla que Goodge Place, située près de Tottenham Court Road, comptait 27 maisons occupées par 485

10. Tristan 192.

11. Tristan 192.

personnes, soit 18 en moyenne, bien qu'une en abritât 32.¹² Grâce à son humour, l'auteur parvint à montrer à ses lecteurs une réalité qu'ils auraient sans doute préféré ignorer.

Ces problèmes de pauvreté, ces conditions de vie et de logement inqualifiables tenaient tant à cœur à Dickens qu'il décida d'écrire l'histoire d'un ivrogne habitant dans un taudis spécialement pour terminer la deuxième série des *Sketches by Boz*, car il souhaitait conclure ce volume avec éclat (« to finish the volume with éclat » [635]). L'écrivain y décrit un taudis près de Fleet Street. Cette fois, il se montre bien plus direct que dans ses textes précédents et dépeint toutes les horreurs de tels quartiers : la crasse omniprésente, la puanteur due à l'absence d'égouts, les maisons décrépites, rongées par le pourrissement des matériaux bon marché, les vitres remplacées par du papier ou des chiffons, les portes branlantes et tremblant, tout comme les fenêtres, au premier coup de vent.

À la lecture de *Sketches by Boz*, on constate l'intérêt et la sympathie de Dickens pour les pauvres présents dans de très nombreux récits. On ne saurait oublier que lui-même avait connu la misère et la faim. Un jour où il marchait en compagnie d'un collègue du côté de Charing Cross et du marché tout proche, il fit remarquer à ce dernier qu'il connaissait bien *Hungerford Market*, en insistant sur les deux premières syllabes.¹³ De manière révélatrice, *Sketches by Boz* s'ouvre sur une définition du pauvre qui peu à peu perd pied : « A poor man, with small earnings, and a large family, just manages to live on from hand to mouth, and to procure food from day to day; he has barely sufficient to satisfy the present cravings of nature, and can take no heed of the future » [17]. Dickens se rappelle sa jeunesse, l'emploi qu'il dut occuper pendant plusieurs mois où, au lieu d'aller à l'école, il bouchait et étiquetait des pots de cirage. Le triste sort de certains enfants est symbolisé par ce garçonnet venu à Londres avec sa mère à la mort du père, espérant qu'il trouverait un travail. Effectivement, il obtient une place de copiste, et se tue à la tâche pour gagner quelques shillings : « The boy worked steadily on; dying by minutes, but never once giving utterance to complain or murmur » [65]. Quelques minutes avant de mourir, il supplie sa mère de l'enterrer dans un pré, loin de ces rues surpeuplées qui l'ont tué [66]. C'est peut-être l'une des condamnations les plus violentes et à la fois les plus sobres de la capitale en cette période d'expansion : les rues de Londres sont meurtrières. D'autres petits pauvres hantent les rues de la ville monstre, tels ces garçons en haillons serrés les uns contre les autres sous un porche [76] ou d'autres qui jouent dans le caniveau, véritables petits éboueurs (« a happy troop of infantine scavengers » [96]).

12. Roy Porter, *London, A Social History* (1994, Londres : Penguin, 1996), 268.

13. Ackroyd 183.

Flora Tristan se souvenait d'avoir vu à la même époque « des enfants, pieds nus, piétinant la fange infecte » d'une ruelle ou « gisant dans la boue comme des pourceaux ».¹⁴

L'auteur se préoccupe aussi de certains des maux causés par cette pauvreté, et c'est sans doute dans le chapitre consacré aux monts-de-piété qu'ils sont le mieux décrits.¹⁵ Il présente d'abord la précarité de la situation des indigents, qu'un banal accident peut plonger dans la détresse, comme cette pauvre qui vient déposer quelques vêtements chez le prêteur sur gages parce que son mari vient de se casser le bras [225]. C'est aussi la maladie aggravée par les conditions de vie qu'illustre cette femme au dernier stade de la consommation pourtant battue par son mari [227]. Elles sont nombreuses à être dans ce cas, à n'avoir pour perspectives que l'hôpital et le cimetière [229], car les femmes doivent supporter, outre la pauvreté, la domination de leur époux, qui s'accompagne souvent de violence, généralement causée par la boisson. L'alcool ne donne-t-il pas à ces hommes un air sauvage et stupide (« a drunken look of savage stupidity » [226]) ? L'écrivain n'ignorait pas que les femmes pussent s'enivrer, comme l'atteste un passage de « Seven Dials » : « a couple of ladies, who having imbibed the contents of various 'three-outs' of gin and bitters in the course of the morning, have at length differed on some point of domestic arrangement, and are on the eve of settling the quarrel satisfactorily, by an appeal to blows [...] » [92], mais l'homme, le mari gagnait l'argent du ménage et faisait ce que bon lui semblait. La femme, qui, selon la loi, n'avait aucun droit, devait obéir, composer, pallier les fautes de son époux.

L'alcoolisme lié à la pauvreté est d'ailleurs un sujet qui lui tient à cœur, raison pour laquelle il lui a consacré le récit « The Drunkard's Death ». La consommation d'alcool dans les années 1830 était très élevée. Selon G. B. Wilson, elle était de 5,3 litres par habitant entre 1835-1839.¹⁶ Elle frappait avant tout le chef de famille à cause du rôle social du débit de boissons où les ouvriers se rencontraient, où ils pouvaient même trouver un emploi. De plus, elle revenait très cher, et les pauvres consacraient parfois plus d'argent à l'alcool qu'à leur loyer. Cependant Dickens ne condamne pas l'ivrogne, même s'il est conscient que la boisson est un poison qui fait négliger femme, enfants et amis. Pis encore, qui condamne à la misère, voire à mort. Il n'est pas fortuit que le personnage de cette nouvelle se tue en se jetant dans la Tamise. Trépas plus horrible a rarement été décrit :

14. Tristan 192.

15. « The Pawnbroker's Shop » 220-29.

16. Cité dans James H. Treble, *Urban Poverty in Britain 1830-1914* (Londres : Routledge, 1990), 115.

Not five seconds had passed when he rose to the water's surface—but what a change had taken place in that short time, in all his thoughts and feelings ! Life—life—in any form, poverty, misery, starvation—anything but death. He fought and struggled with the water that closed over his head, and screamed in agonies of terror [...] The shore—but one foot of dry ground—he could almost touch the step. One hand's breadth nearer, and he was saved—but the tide bore him onward, under the dark arches of the bridge, and he sank to the bottom. [565]

Le message est limpide : méfiez vous de l'alcool. Toutefois, il comprend les raisons qui peuvent pousser un homme à boire, la première étant le plus souvent la pauvreté : « Gin-drinking is a great vice in England, but poverty is a greater » [220]. Tant que les pauvres seront sous-payés, explique Dickens, ils chercheront à oublier leurs malheurs dans la boisson, et il n'attend rien des sociétés de tempérance, qui virent le jour à la fin des années 1820. À l'époque, les plus importantes étaient la British Temperance Society et la British Association for the Promotion of Temperance fondées respectivement en 1831 et 1835. Certaines étaient partisans de la modération tandis que d'autres prônaient l'abstinence totale. Mais l'auteur est convaincu qu'elles ne parviendront pas à leurs fins à moins de trouver un antidote contre la faim et la détresse. Aussi ne se fait-il pas d'illusions ; il sait que les « gin-shops » et autres débits de boissons continueront à prospérer.

En fait, les pauvres sont broyés par un système impitoyable sur lequel ils n'ont aucune prise. Ils sont nombreux à connaître la prison, où, au moins ils seront logés et nourris [317]. Il est difficile de dire si la criminalité était véritablement en augmentation, mais le nombre d'incarcérations en Angleterre et au Pays de Galles était en hausse, passant d'environ 18 000 en 1830 à plus de 27 000 dix ans plus tard.¹⁷ Le chapitre consacré à la prison de Newgate, sinistre bâtiment auquel Flora Tristan, qui le visita à la même époque, trouvait « un aspect des plus sauvages » [153], est à cet égard très révélateur. Dickens, sans doute marqué par l'incarcération pour dettes de son père à la prison de Marshalsea le 20 février 1824, fait souvent références à des prisons. De plus, jeune, il passait fréquemment devant Newgate, où avaient lieu les exécutions depuis 1783.¹⁸ Ce qui frappe le lecteur dans ce passage, c'est la présence d'enfants de moins de quatorze ans condamnés, pour vol, à des peines d'emprisonnement, voire à la potence. Certains des rituels de Newgate le heurtent profondément, ce qui lui vaut d'écrire des lignes bouleversantes sur ce qu'il imagine être les dernières heures d'un condamné à mort : enfermé dans une cellule spéciale, après avoir compté les heures qui le séparent de l'instant fatal,

17. Chris Cook & John Stevenson, eds, *The Longman Handbook of Modern British History, 1714-1995* (Londres : Longman, 1993), 189.

18. Ackroyd 94.

celui-ci, dans un demi-sommeil, rêve qu'il a pu s'enfuir, qu'il est hors de danger dans un champ quand son réveil soudain le replonge dans l'âpre vérité — dans deux heures, il ne sera plus qu'un cadavre [248].

Si Dickens était au fait de la situation des pauvres, il connaissait aussi la classe moyenne, dont il faisait lui-même partie, et qu'il savait, à l'occasion, mettre en contraste avec le monde ouvrier de manière saisissante, comme il le montre dans « *The Steam Excursion* », lorsque deux jeunes filles de la bourgeoisie aperçoivent deux dockers : « *the young ladies exhibited a proper display of horror and bashfulness at the appearance of the coal-whippers and ballast-heavers* » [452]. Voilà la rencontre de deux mondes qui s'ignorent, qui n'ont rien en commun hormis parfois des rapports financiers et économiques pour reprendre l'analyse de Thomas Carlyle : « *We have profoundly forgotten everywhere that Cash-payment is not the sole relation of human beings; we think, nothing doubting, that it absolves and liquidates all engagements of man* ». ¹⁹ Lorsque l'on parle de la classe moyenne en Grande-Bretagne au dix-neuvième siècle, on ne saurait oublier son hétérogénéité, et l'étude de la répartition des classes sociales effectuées par Dudley Baxter en 1867 était déjà valable trente ans plus tôt. ²⁰ La grande bourgeoisie est absente des *Sketches by Boz*, qui ne présentent que les moyenne et petite bourgeoisies. Cette toute dernière catégorie manquait aussi d'homogénéité, car certains de ses membres ne gagnaient pas plus qu'un ouvrier qualifié, mais leur profession et leur mentalité les distinguaient de la classe ouvrière.

À l'origine de la triste situation de certains petits bourgeois décrits par Dickens se trouve l'urbanisation rapide de l'Angleterre, qui a engendré solitude et anonymat :

'Tis strange, with how little notice, good, bad, or indifferent, a man may live and die in London. He awakens no sympathy in the breast of any single person ; his existence is a matter of interest to no one save himself, and he cannot be said to be forgotten when he dies, for no one remembered him when he was alive. There is a very numerous class of people in this great metropolis who seem not to possess a single friend, and whom nobody appears to care for. Urged by imperative necessity in the first instance, they have resorted to London in search of employment, and the means of subsistence. [251]

Carlyle exprimera la même idée, en l'amplifiant afin de stigmatiser les dérives du capitalisme et du libre-échange, notamment dans *Past and Present* : « *We call it a Society; and go about professing openly the total separation, isolation. Our life is not a mutual helpfulness; but rather [...] a mutual hostility* » [141].

19. Thomas Carlyle, *Past and Present* (Londres : Dent, 1960), 141.

20. Cité dans Monica Charlot et Roland Marx, *La Société victorienne* (Paris : Armand Colin, 1978), 48.

Dickens rencontre un exemple de cette solitude en un petit employé de bureau qui, chose extraordinaire, se promène dans la capitale un lundi, et l'auteur imagine sa vie étriquée, répétitive, qui ne permet aucun excès. Très habilement, il met en relief la médiocrité de sa situation, qu'auraient pourtant pu envier bien des ouvriers non qualifiés (songeons à cette femme dans *Sybil* de Disraeli qui regrette tant que son mari ne gagne pas deux livres par semaine comme un des ses amis),²¹ lorsque cet homme se rend chez son employeur :

Sometimes there is a letter or two to take up to his employer's, in Russell-square; and then the wealthy man of business, hearing his voice calls out from the dining-parlour,—'Come in, Mr Smith:' and Mr Smith [...] walks timidly in, and being condescendingly desired to sit down, carefully tucks his legs under his chair [253].

Sitôt l'entretien terminé, il repart timidement : « he backs and slides out of the room, in a state of nervous agitation from which he does not perfectly recover, until he finds himself once more in the Islington-road » [253]. Ces quelques lignes mettent parfaitement en valeur la différence sociale entre ces deux hommes illustrée d'abord d'un point de vue géographique : le patron habite l'élégant Russell Square dans Bloomsbury tandis que son employé vit dans la banlieue nord. L'analyse psychologique est aussi révélatrice. Face à l'employeur condescendant, on imagine un homme intimidé, mal à l'aise comme le révèle sa manière de marcher ou de se tenir assis, les pieds cachés sous la chaise, ou qui sort de la pièce presque sur la pointe des pieds. On sent là la profonde sympathie de Dickens pour ces personnes, sympathie peut-être due au fait qu'il s'était probablement trouvé plusieurs fois dans cette situation.

Cette compassion se retrouve dans la présentation des « shabby-genteel people », c'est-à-dire des personnes pauvres mais dignes qui vont de l'avocat en faillite au représentant en vin ou au petit employé de bureau, conscientes de leur pauvreté, mais désireuses de la cacher le mieux possible, de donner l'impression que leur situation n'est pas catastrophique [305-307].

En général, sa présentation de la classe moyenne montre bien le fossé existant entre elle et le monde ouvrier. Cette différence apparaît clairement dans « The Streets — Night » [75], où les gens fortunés (« fortunate individuals ») et les pauvres affamés (« hungry wayfarer ») sont mis en regard. Les premiers sont installés dans leur maison bien au chaud, attendant de déguster le dîner dont le fumet vient accroître la faim des derniers. Le récit consacré au réveillon du Nouvel An, « The New Year », dépeint un monde

21. Benjamin Disraeli, *Sybil or The Two Nations* (Oxford: Oxford U P, 1969), 124.

diamétralement opposé à celui de « Seven Dials » ou de « Gin-Shops ». Nous sommes loin des taudis aux maisons sales, malodorantes, froides et sombres. La demeure où se donne la soirée est confortable bien meublée, des domestiques servent les convives, et café et vin arrosent un bon repas. Toutefois, à la lecture de ce récit, on comprend que les conditions de vie ne constituent pas la seule différence entre pauvres et riches. On ne saurait oublier l'éducation, le comportement, la manière de parler, ce que Disraeli exprima dans *Sybil* en parlant de ces deux nations « who are formed by different breeding, are fed by a different food, are ordered by different manners » [67]. À cet égard, les sujets de conversation abordés témoignent du fossé qui divise la société anglaise. Aucun pauvre n'irait causer des théâtres ou des festivités de la saison. La manière même de parler diffère, comme le laisse entendre cette transcription de Dickens : « I went to pieces when I was in a milk-walk, thirty year ago », explique un membre des classes populaires, « arterwards, when I was a fruiterer, and kept a spring wan; and arter that again in the coal and 'tatur line » [516].

Bien souvent dans les *Sketches by Boz*, la bourgeoisie est associée aux loisirs, comme dans « Astley's », récit dans lequel une famille, père, mère, enfants et gouvernante, vient assister à un spectacle dans cette salle où se produisaient clowns, acrobates, magiciens cavaliers et comédiens. Dickens procède par petites touches pour dépeindre l'univers de ces gens. Ce sont les vêtements que l'on ajuste ou que l'on ôte, c'est la gouvernante qui doit échanger sa place avec l'un des fils afin que celui-ci ne soit pas assis derrière un pilier, c'est le père qui fait mine de ne pas être captivé par les numéros, mais qui se régale, ou l'aîné âgé de quatorze ans, futur dandy, qui se prend déjà pour un homme. Rien n'échappe à l'auteur, et il regarde la scène d'un œil amusé, un rien distant, ce n'est pas vers eux que va sa sympathie. À l'occasion, il se montre même très ironique. Ainsi se moque-t-il de l'importance qu'a pris l'élection au poste de bedeau dans sa paroisse : « A great event has recently occurred in our parish. A contest of paramount interest has just terminated; a parochial convulsion has taken place. It has been succeeded by a glorious triumph, which the country— or at least the parish—it is all the same—will long remember. We have had an election; an election for beadle » [34]. L'auteur se gausse d'esprits manquant d'envergure, qui s'attachent à des futilités mais qui ne peuvent pas ou ne souhaitent pas s'attaquer à des problèmes de fond. Cette mentalité explique sans doute l'amère critique visant les paroisses sur laquelle s'ouvre son premier livre : « How much is conveyed in those two short words—'The Parish!'²² And with how many tales of distress

22. La paroisse était la plus petite unité administrative et assurait l'administration locale de la « Poor Law ». Voir l'expression : « To fall on the Parish ».

and misery, of broken fortune and ruined hopes, too often of unrelieved wretchedness and successful knavery, are they associated! » [17]

Plus que la première œuvre de Dickens, *Sketches by Boz* est une passionnante étude sociologique de Londres dans les années 1830. Au fil de ses promenades dans la capitale, l'auteur présente différents aspects de la vie dans cette métropole en pleine évolution. Honnête, il ne décrit que ce qu'il a vu, et le lecteur n'apprend rien sur l'aristocratie ou la grande bourgeoisie. En revanche, les ouvriers ou les petits bourgeois deviennent presque des êtres familiers. La vision de cette pauvre qui chante une ballade en espérant recevoir quelques piécettes est atemporelle tant elle symbolise la détresse humaine, et la présentation de la bourgeoisie, de ses préoccupations, de ses manières nous plonge dans le quotidien d'une classe confrontée à ses propres difficultés, mais qui, contrairement au peuple, peut consacrer une partie de sa vie aux loisirs et à la futilité. La société londonienne semble surtout très cloisonnée — les pauvres et les nantis vivant dans deux mondes presque étanches. Londres apparaît donc comme une ville de contrastes, et, en ce sens, est le reflet d'un pays profondément divisé.

BIBLIOGRAPHIE

- Ackroyd, Peter. *Dickens*. 1990. Londres : Minerva, 1991.
- Carlyle, Thomas. *Past and Present*. 1843. Londres : Dent, 1960.
- Charlot, Monica, et Roland Marx. *La Société victorienne*. Paris : Armand Colin, 1978.
- Chesney, Kellow. *The Victorian Underworld*. 1970. Londres : Penguin, 1991.
- Cook, Chris, and John Stevenson, eds. *The Longman Handbook of Modern British History, 1714-1995*. Londres : Longman, 1993.
- Dickens, Charles. *Sketches by Boz*. Ed. Dennis Walder. 1839. Londres : Penguin, 1995.
- Disraeli, Benjamin. *Sybil or The Two Nations*. 1845. Oxford : Oxford University Press, 1969.
- Egan, Pierce. *Life in London or the Day and Night Scenes of Jerry Hawthorn, and Corinthian Tom accompanied by Bob Logic, the Oxonian in their Rambles and Sprees through the Metropolis*. Londres, 1830.
- Hibbert, Christopher. *London, The Biography of a City*. 1969. Londres : Penguin, 1980.
- Porter, Roy. *London : A social History*. 1994. Londres : Penguin, 1996.
- Richardson, John. *London and Its People, A Social History from Medieval Times to the Present Day*. Londres : Barrie & Jenkins, 1995.
- Rule, John. *Albion's People, English Society, 1741-1815*. Londres : Longman, 1992.
- Russell, John. *London*. Londres : Thames and Hudson, 1996.
- Schwarzbach, F. S. *Dickens and the City*. Londres : Athlone Press, 1979.
- Treble, James H. *Urban Poverty in Britain 1830-1914*. 1979. Londres : Routledge, 1990.
- Tristan, Flora. *Promenades dans Londres ou l'aristocratie et les prolétaires anglais*. Ed. François Bédarida. Paris : Maspéro, 1978.
- Weinreb, Ben, and Christopher Hibbert, eds. *The London Encyclopaedia*. Londres : Macmillan, 1983.
- Wohl, Anthony S. *Endangered Lives, Public Health in Victorian Britain*. 1983. Londres : Methuen,

1984.